



LE PERSONNAGE DE CROMWELL dans l'*Histoire d'Angleterre* de Hume

JEAN-PIERRE CLERO

Université de Rouen

« Cromwell est un des plus grands et des plus singuliers personnages que l'histoire ait jamais célébrés »

HUME, *Histoire d'Angleterre*, VIII, 264

« Behold what was said in his day by Cromwell ! In my eyes, it ranks that wonderful man higher than anything else I ever read of him ».

BENTHAM, *Works*, Bowring, IV, 501

Il est difficile de trouver, dans l'*Histoire d'Angleterre*, un caractère estimé aussi contradictoirement et qui laisse prise à tant de perplexité, de la part de l'auteur comme de la part du lecteur, que le personnage de Cromwell. Hume, qui est monarchiste et qui ne cache pas sa sympathie pour Charles I^{er}, déteste en Cromwell le régicide et l'usurpateur ; mais il n'est presque aucun des défauts du personnage, même parmi ceux qui apparaissent les plus graves aux yeux de Hume, qui ne trouve sa compensation, voire sa rectification, dans quelque vertu qui le contrepèse plus ou moins amplement. Le bien et le mal se croisent constamment dans le personnage et s'entremêlent sans qu'il soit possible de les isoler l'un de l'autre ;¹ dès lors, on comprend que l'appréciation morale n'est pas ultime et qu'il se joue, à travers Cromwell, des signifiants historiques plus réels ou plus objectifs auxquels il a peut-être contribué à donner forme, mais qui l'ont dépassé, malgré tout son génie politique qui lui fit apercevoir une partie du jeu. Aux yeux de Hume, Cromwell est situé au point d'inflexion de l'histoire où l'Angleterre termine son inexorable chute, atteint le fond du tourbillon catastrophique qui s'est emparé d'elle et tente de retrouver un nouvel équilibre de liberté et d'autorité qu'elle n'aurait jamais pu se

1. Parlant plus généralement de l'époque, Hume évoque dans l'*Histoire d'Angleterre* « cette pente générale de l'opinion [hostile à la royauté et à la Cour], qui a plus ou moins prévalu en Angleterre pendant l'espace d'un siècle et demi, et a causé beaucoup de mal et beaucoup de bien publics » et qui « n'a jamais été plus dominante que sous le règne de Charles », *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la Révolution de 1688*, Paris : Janet & Cotellet, 1819, volume VII, 444. Nous citerons désormais ce texte avec l'abréviation *HA*, suivie du numéro du volume et de celui de la page.

donner sans cette crise. Il est acteur sur les deux versants de l'histoire, marqués par les événements qui ont précédé l'exécution de Charles I^{er} et ceux qui ont suivi, lors de l'installation d'un commonwealth, qui n'a pas fait long feu après la mort de son Protecteur. Mais l'histoire traverse le personnage pour écrire quelque chose qui n'appartient ni à Charles I^{er} qu'il vaincra, ni à lui-même, dont on apercevra et qui s'apercevra vite, selon Hume, qu'il ne sait pas ce qu'il veut, quoiqu'il exécute fort correctement ce qui paraît exigé par son temps. Le fondement de l'histoire n'est ni moral, ni psychologique, quand bien même les événements paraissent se servir d'individus privilégiés pour se frayer un chemin. Les traits psychologiques, lorsque Hume s'efforce de les noter, pour eux-mêmes, ne prennent leur sens que par introjection, concentration ou expression de caractères historiques. Élevant l'hypocrisie religieuse au cœur du XVII^e siècle en Angleterre à la hauteur d'un fait historique original,² Hume ajoute que « cette réflexion est comme la clé de la plupart des caractères célèbres de ce siècle » [HA, VIII, 156] ; la clé, comme on parle de celle d'un chiffre. La psychologie n'a donc pas d'autonomie par rapport à l'histoire ; et réciproquement, l'histoire ne peut exister que sous la forme labyrinthique, événementielle et singulière des psychismes humains. Le problème posé par le personnage de Cromwell n'est pas de savoir s'il était hypocrite ou sincèrement républicain, s'il a été débordé par les événements lorsqu'il fut régicide, si c'est en conscience qu'il a refusé d'être roi ou si c'est par calcul qu'il s'est contenté d'être *protecteur* ; ces questions sont sans valeur et probablement sans signification ; la vraie difficulté est plutôt de savoir ce qui se joue à travers la volonté apparente de Cromwell, ses réussites et ses échecs, les chances ou les résistances qu'il rencontre. Hume avance quelques idées sur la matière signifiante de l'histoire qui a circulé sous le nom de Cromwell. Il est dommage qu'il n'ait pas tenu compte ou n'ait pas pu tenir compte de la réflexion même de Cromwell sur ses propres actes.

La confrontation de Hume et de Cromwell est d'autant plus nécessaire que Hume ne garde certainement pas, quand il traite du personnage, l'équilibre qu'il prétend respecter dans l'écriture de l'histoire ; et qu'il lui échappe un très grand nombre de documents qui permettront une réévaluation radicale du personnage au XIX^e siècle avec Carlyle qui publiera les *Lettres et les Discours*, puis avec Abbott et Crane qui complèteront ces documents. Il est vrai que, dans la lignée républicaine, on n'avait pas oublié celui qui sut instaurer le seul régime républicain qu'ait jamais connu l'Angleterre, mais qui le fit au prix d'une dictature que les « deep republicans »³ lui ont toujours reprochée. Je dirai donc, pour finir, quelques mots de l'interprétation que Bentham fait de Cromwell.

Hume inscrit l'histoire dans un espace-temps complexe, de structure galiléenne, qui lui permet d'organiser le cours des événements selon des lignes dont le développement est ordinairement assez monotone, mais qui, à des moments privilégiés, connaissent de brusques convulsions qui obligent l'historien à regarder l'évolution des divers éléments en jeu selon des coupes dans le faisceau plus rapprochées. Certaines transformations laissent méconnaissables les anciennes

2. Par exemple, HA, IX, 94, « Ce qui paraît avoir été propre à ce siècle, c'est un jargon hypocrite pour exprimer les conduites ».

3. Comme les appelle Carlyle, dans *Oliver Cromwell's Letters and Speeches : With Elucidations*, en 2 volumes, vol. II, Londres : Chapman & Hall, 1845. Ce texte a été traduit par E. Barthélémy, sous le titre *Olivier Cromwell. Sa correspondance. Ses discours*, Paris : Mercure de France, 1914, vol. III, 336. Nous citerons désormais ce dernier ouvrage sous l'abréviation OCB, suivie du numéro de la page.

structures. Tel est le cas du mouvement qui s'empare de la Grande Bretagne, sous le règne de Charles I^{er} et sous le commonwealth de Cromwell. Les scènes⁴ relevées par l'historien, mais qui paraissent le plus souvent s'imposer d'elles-mêmes à lui, sont celles des inimaginables bouleversements, toutefois pas nécessairement apparents, par lesquels l'Angleterre passe d'« une monarchie presque absolue en une pure démocratie » [HA, VIII, 21]. Les scènes sur lesquelles on trouve Cromwell ne sont pas celles qui s'étaient complaisamment en larges fresques sous la plume de l'historien, mais précisément celles où les lignes d'événements paraissent tourbillonner,⁵ prenant tout le monde de court, le mouvement essentiel étant déjà fait au moment où chacun prend conscience du danger⁶, sans que nul cependant n'ait pu en prendre ou en reprendre le contrôle. Les partisans de la liberté s'opposent aux partisans de l'autorité en un mouvement tournoyant, dont aucun geste ne permet l'arrêt et qui entraîne les individus au gouffre,⁷ en connaissance de cause d'ailleurs,⁸ chacun cédant à la guerre symbolique des paroles, avant que les armes ne prennent le relais [HA, VIII, 156] ; toutes les institutions se dérèglent en une lutte pour le pouvoir sans merci qui aboutit aux faux procès, puis aux vraies exécutions, en particulier à celle du roi, peut-être voulue par peu de gens,⁹ mais devenue inéluctable, en dépit des signes avant-coureurs qui, partout, paraissaient s'indiquer dans les tourbillons.

Le décalage permanent du symbolique et du réel, l'impossibilité de se reconnaître dans ce qui se fait, le nihilisme grandissant par incapacité de croire aux valeurs que l'on défend avec d'autant plus d'acharnement qu'on en connaît ou en soupçonne la vanité — les partisans de la liberté expérimentent qu'ils défendent une valeur vide de tout contenu, les partisans de l'autorité s'aperçoivent de la vanité de croire que l'ordre, qui avait régné jusque là sans grand effort, devait se poursuivre toujours puisqu'il venait de voler en éclats¹⁰ — impliquent une formidable montée historique de l'hypocrisie, liée à l'impossibilité, pour chacun, de coïncider avec sa

4. Ce terme, que Hume applique souvent au théâtre du psychisme, est particulièrement affectonné par l'auteur de l'HA (VII, 360 : « Une nouvelle scène s'ouvre devant nous » : ainsi commence le chapitre LIV ; VII, 447 : « Charles, voyant s'ouvrir une si vaste scène... » ; VIII, 378 ; IX, 420, etc.).

5. Hume parle du « furieux tourbillon des nouveaux principes [de liberté] qui bouleversaient la capitale » [HA, VIII, 153]. Le *tourbillon* est moins chez Hume une métaphore qu'un véritable concept ; est-ce un hasard si l'hydraulique fait partie des sciences citées par Hume comme indispensables à une véritable science des passions ?

6. Tenons-nous en à un seul exemple. « Les princes ont eu depuis pour maxime, lorsqu'ils voyaient les chefs populaires empiéter trop sur l'autorité royale, de leur conférer divers emplois, dans l'espérance de les intéresser au maintien d'un pouvoir qu'ils partagent. Charles embrassa cette nouvelle politique ; marque sûre qu'il était arrivé dans l'État une secrète révolution, qui obligeait le prince d'adopter de nouvelles maximes de gouvernement » [VII, 367].

7. HA, VII, 332 : « Si l'esprit républicain des communes accrut excessivement l'esprit monarchique de la cour, ce grand progrès du second servit encore à l'augmentation du premier ; et chaque parti affectant ainsi de donner dans ces extrêmes, par degrés, le juste milieu où la vérité repose fut abandonné de tout le monde ».

8. VII, 333 : « Tout le monde prévoyant que la grande tempête allait fondre... ».

9. Surtout quand les hommes y réfléchissent après coup. Dépeignant longuement la douleur populaire qui suivit la mort de Charles I^{er}, Hume résume la situation, en VIII, 411 : « En un mot, l'accord fut unanime à détester ces parricides hypocrites qui avaient déguisé si longtemps leurs trahisons sous des prétextes sanctifiés et qui, par ce dernier acte d'une atroce iniquité, jetaient une tache ineffaçable sur la nation ».

10. Hume cite un discours saisissant dans lequel le roi montre comment, s'il satisfaisait la demande des communes, le vide s'emparerait de lui et qu'il serait alors devenu mort de l'intérieur [VIII, 165]. C'est un thème constant de la politique de Hume que l'autorité est fragile et que la force du pouvoir est toujours réellement plus faible que la force du peuple.

situation, mais aussi à l'obligation de feindre cette coïncidence, parce qu'il est insupportable de n'avoir pas de place institutionnelle, idéologique, religieuse.

Dans les années 1640-1660, nombreux sont les auteurs qui montrent le caractère tragique, métaphysique et non simplement psychologique de l'hypocrisie ; mais il fallait attendre un historien du siècle suivant pour donner toute sa portée au phénomène, dans son *surgissement historique*. Aucun sentiment n'est vrai ; tous les sentiments sont statutaires ;¹¹ l'individu entre dans leur jeu pour devenir le comédien de son propre destin ;¹² il feint simplement de l'éprouver, la réalité se trouvant ailleurs, sans que les protagonistes ne sachent exactement où. Ainsi le peuple gémit-il sous le poids des impôts et prend-il cette douleur pour la raison profonde de sa haine de la royauté ; or, comme le note Charles I^{er}, jamais l'Angleterre ne s'était si bien portée économiquement que pendant cette époque, les impôts mêmes étant moins lourds sous son règne qu'ils ne le seront sous Cromwell.¹³ Le peuple situe mal le point qui le blesse et si la crise se cristallise sur l'impôt, c'est parce qu'il se situe, comme la cause plus cachée qu'il cherche — si tant est qu'il y ait une cause —, à la jointure de l'individuel et du collectif ; ses sujets de plainte sont imaginaires.¹⁴

Mais Charles lui-même, pourtant partiellement conscient de la situation, croit qu'il suffirait d'un retour à l'autorité¹⁵ pour briser le cercle infernal où les

11. Hume parle, par exemple, d'une « jalousie inhérente à la constitution » [HA, VII, 450]. Les passions, collectives, sont généralement stéréotypées dans l'HA : « L'horreur pour les dernières usurpations prenait de nouvelles forces ; la jalousie de liberté se déployait sans contrainte ; et, par l'effet ordinaire de l'esprit des gouvernements libres, l'indignation était aussi vive pour la violation des lois que pour les ravages de la plus énorme tyrannie » [VIII, 21]. La haine que les protestants entretiennent contre les catholiques est devenue fondamentalement imaginaire : « Quoique plusieurs personnes et quelques familles de distinction fussent encore attachées à ce parti (papiste), il est certain qu'il ne faisait pas la quarantième partie de la nation et les fréquentes terreurs, dont l'impression était alors si vive de la part des catholiques, étaient moins l'effet d'une crainte réelle que de l'extrême aversion qu'on avait contre eux » [VIII, 39].

12. Ainsi les opposants que l'on enferme se font-ils un mérite de leurs souffrances [HA, VII, 445].

13. HA, VII, 410-411 : « Au fond, les souffrances dont gémissait le peuple anglais méritaient à peine ce nom, lorsqu'elles étaient considérées en elles-mêmes et sans égard à la constitution. Elles n'étaient ni pesantes pour ses revenus, ni révoltantes pour l'humanité. La taxe même des vaisseaux, envisagée indépendamment des conséquences, était moins un mal qu'un avantage pour le public, par le judicieux usage que le roi faisait de l'argent qu'elle mettait dans ses coffres ». Hume avait déjà exposé ce point, en VII, 248-249. Dans sa réponse à une remontrance de 1641, Charles I^{er} fera valoir cet argument : « Il s'en tint à faire observer que, dans cette période de temps qui excitait tant de plaintes, le peuple était plus heureux, non seulement que ses voisins, mais qu'il ne l'avait jamais été dans ces temps mêmes qui passaient justement pour les plus fortunés de la monarchie anglaise ».

14. HA, VII, 414 : « Le peuple, sous l'influence de la noblesse et du clergé, partageait nécessairement les mécontentements des deux ordres ; et les sujets imaginaires de plaintes étaient avidement embrassés à défaut de causes réelles ».

15. HA, VII, 389-390 : « [Charles I^{er}] se regardait comme un magistrat suprême chargé par le droit de sa naissance, du soin de son peuple, obligé de pourvoir à la sûreté et au bonheur de ce peuple, et revêtu par le ciel d'un ample pouvoir à discrétion, pour cette fin salutaire. Si l'observation des lois et des coutumes anciennes pouvait s'accorder avec les convenances présentes de l'administration, il se croyait obligé de suivre cette règle comme la plus aisée, la plus sûre, et celle qui procurait l'obéissance la plus prompte et la plus volontaire. Mais lorsqu'un changement de circonstances, procédant surtout de l'obstination du peuple, demandait un nouveau plan d'administration, il était persuadé que tous les privilèges nationaux devaient céder au pouvoir suprême et que nul ordre de l'État ne pouvait opposer aucune sorte de droit à la volonté du souverain, lorsqu'elle se proposait le bien public ». À de nombreuses reprises, Charles croira pouvoir « terminer tous les mécontentements, toutes les jalousies entre le roi et son peuple et réconcilier pour jamais le souverain avec l'usage des parlements » [VII,

Anglais se sont enfermés dans une sorte de névrose collective.¹⁶ Cromwell est à la fois le produit de ce cycle et celui qui tente de le sublimer. Il gagnera sept ans, avant que son système lui-même, fondé sur des faux-semblants, comme il n'a sans doute pas manqué de s'en apercevoir, n'implose à son tour. L'histoire s'écrit en consommant des hommes dont le souci principal est de trouver un équilibre entre la réalité qu'ils ont cru appréhender et les fictions dont ils cherchent à s'emparer dans un jeu de masques. Elle ne coïncide jamais avec aucun de ces équilibres, si ce n'est un court instant, avant de broyer celui dont elle s'est servie pour s'écrire.

Mais, puisque je m'en tiens, pour le moment, aux principes, il faut prendre garde que le nihilisme que Hume détecte en Cromwell ne soit pas la simple projection sur le personnage de son propre scepticisme, en matière religieuse et dans les questions politiques. Les textes ne sont pas rares où Hume manifeste qu'il n'accorde pas d'authenticité à la croyance religieuse et où il la frappe d'hypocrisie ou de mauvaise foi ; or la lecture des discours de Cromwell devant le Parlement ou devant la Chambre du Conseil, celle de ses lettres, qui a été rendue possible par le travail de Carlyle, révèle un Cromwell très différent. Certes lui aussi est saisi de doute sur la nature de ce qui se passe et on le voit hésiter sur le sens de ce qu'on appelle *Commonwealth* ;¹⁷ mais le souffle qui, d'un bout à l'autre, emporte ces textes que Hume a jugés, sans doute avec raison pour les fragments qu'il cite, mais en général à tort, mal écrits, tout simplement parce qu'ils ne correspondent pas aux règles ordinaires de l'éloquence parlementaire, est celui d'un providentialisme qui, comme je le montrerai, ne manque ni de force ni d'inquiétude intellectuelle.

S'il faut accorder à Hume que Cromwell manque, dans ses discours de la délicatesse de nombre de ses prédécesseurs dans les tâches gouvernementales, s'il est dans ses paroles d'incontestables fautes rhétoriques qui donnent parfois l'impression de l'improvisation plutôt que de la construction, il faut avoir la justice d'ajouter que Cromwell le sait, qu'il refuse ironiquement cette rhétorique¹⁸ et qu'il fait entendre au Parlement et dans la vie politique quelque chose qui était inouï.

Ce recul étant pris par rapport à la lecture humienne qui va durablement marquer l'historiographie du personnage de Cromwell, il faut repérer quelques fils qui se nouent pour composer la figure du protecteur du Commonwealth, pris dans une acception qui n'aura jamais plus cours en Grande-Bretagne, encore qu'elle ait profondément marqué l'histoire de ce pays.

Le premier, celui dont Hume se souviendra principalement au moment de faire le bilan de l'œuvre et du personnage de Cromwell, est incontestablement celui de son élévation (rendue impossible par l'ancienne structure et seulement réalisable par le coup de force d'une révolution) au sommet de l'échelle sociale.¹⁹ Cromwell

448], mais à chaque fois ce sera au prix d'une tentative d'exaction à l'égard des droits du même parlement, suivie d'un échec retentissant et d'une suspicion grandissante.

16. Le terme de *maladie* revient souvent pour qualifier les imaginations [VIII, 156], voire des corps entiers de l'État, comme l'armée [VIII, 337-338].

17. *OCB*, 187 : « l'appellation au moins de *commonwealth* donnée au gouvernement de cet État ».

18. *OCB*, 355 : « Si je me proposais de faire l'orateur — ce que je n'ai jamais affecté, ni n'affecte, ni, je l'espère, n'affecterai jamais de faire —, ... ».

19. *HA*, IX, 169 : « Je trouve que, de toutes les entreprises de Cromwell, celle qui fait le plus d'honneur à son habileté, est son élévation, d'un état privé, et malgré l'opposition de tant de rivaux, la

est, à sa manière, un parvenu ;²⁰ il vient d'une « très bonne et très ancienne famille » [HA, IX, 87] certes, mais de simple prestige local, sans grand renom public ; cette origine plutôt obscure — qui ne sera pas relevée par l'éclat de dispositions extraordinaires de la richesse,²¹ de l'administration domestique [IX, 88] voire de la culture²² — sera compensée par une prodigieuse énergie. L'ancienne stabilité des lignées, qui permet — si elle n'assure pas tout à fait, sauf dans le cas du roi — de désigner sans équivoque ceux qui vont occuper les plus hautes fonctions, est battue en brèche. Le commonwealth a d'abord eu ce sens, qui touche Hume, quand bien même il ne l'approuve pas ; d'autant que le mouvement n'a pas concerné qu'un seul homme : de multiples fonctions ont été occupées, en l'espace de quelques années, par des personnages qui, à cause de leur naissance, n'auraient pu y accéder encore peu de temps auparavant.

plupart beaucoup plus avancés que lui, à de hauts degrés de distinction et de commandement dans l'armée. Le courage, les talents militaires, l'adresse et l'industrie étaient sans doute nécessaires pour cette importante acquisition ».

20. Dans l'*HA*, Hume parle de Cromwell comme d'un homme qui, parvenu au pouvoir, n'était encore, « peu d'années auparavant, qu'un particulier sans fortune, sans titre, ignoré de sa nation, et peu considéré même dans cette sphère inférieure où le sort l'avait toujours confiné » [IX, 90-91].

21. Sa position dans la phratrie ne lui permettait pas, selon la loi anglaise en vigueur, d'hériter une grande part de la fortune de son père : « Etant fils d'un frère puîné, il n'eût pas hérité de son père un bien considérable » [HA, IX, 87].

22. *HA*, IX, 87 : « Dans le cours de son éducation, il avait été envoyé à l'université ; mais n'ayant pas l'esprit propre aux élégantes et paisibles occupations du savoir, ses progrès ne furent pas brillants dans ses études ».

Fort loyalement, Hume, qui ne manque pas une occasion de fustiger la basse extraction des assemblées populaires²³ dans les temps de la montée au pouvoir, note que le personnel politique, administratif, militaire, judiciaire, dont a su s'entourer Cromwell, s'est montré à la hauteur de la tâche.²⁴ Sans doute n'est-ce pas sans étonnement ni sans ironie que Hume remarque l'étrange fascination qui s'est saisie d'une nation qui ne rit plus de piètres discours débités avec un accent provincial. Cromwell lui-même parle sans apprêt et, avant qu'il n'ait pris quelque ascendant sur les autres par des moyens plus terrifiants que ceux de la parole, il n'est guère écouté à l'assemblée. L'important est de repérer que Hume en fait le signe d'un profond et, à ses yeux, d'un inquiétant changement vers un égalitarisme qui est en marche, quand bien même le but qu'il paraît viser serait impossible à atteindre²⁵ et serait même explicitement contesté par les acteurs. Cet égalitarisme, qui s'enracine lointainement dans le brouillage des rangs par le négoce,²⁶ est passé par l'armée et par la religion où règne « la violence de l'esprit d'enthousiasme et de démocratie ».²⁷

Cromwell a gagné sa renommée sur les champs de bataille, pendant la guerre civile ; il s'est révélé — quoique tardivement — un remarquable stratège, qui mit en déroute, à plusieurs reprises, les armées royales avant les victoires décisives qui

23. Pour l'année 1648, il note, dans l'*HA*, 377 : « Dans le commencement des troubles, il s'était trouvé du moins, entre les parlementaires, quantité de personnes d'une naissance et d'une considération distinguées ; mais ces nobles citoyens étaient dépouillés de leur autorité par le nouveau parti, et tous les offices étaient confiés à la plus ignoble partie de la nation. Une méprisable populace foulait aux pieds les supérieurs ; des hypocrites exerçaient leurs iniquités sous le masque de la religion : ces circonstances, qui ne promettaient pas au peuple beaucoup de liberté ni de ménagement, se trouvaient toutes deux unies dans la même administration, usurpée et fondée sur la ruine des lois ». L'assemblée qui siègera après la dissolution de la Chambre régicide ne sera pas mieux traitée par Hume : « Dans cette respectable assemblée, il se trouvait quelques personnes bien nées ; mais le plus grand nombre était composé d'artisans du bas ordre, gens de la cinquième monarchie, anabaptistes, antinomiens, indépendants, la lie de tous les sectaires, qui étaient eux-mêmes la lie de l'espèce humaine » [IX, 93]. Il remarque aussi, à propos de la constitution de la Haute Cour de justice, qui jugera les actes de Charles Stuart : « Cromwell, Harrison et les principaux officiers de l'armée, dont la plupart étaient d'une naissance très obscure, en faisaient partie, avec quelques membres de la Chambre basse et quelques bourgeois de Londres » [HA, VIII, 400] ; « cette cour fut composée de membres dévoués au parti régnant, gens sans nom, sans caractère, résolus à tout sacrifier à leur sûreté ou à leur ambition » [IX, 63].

24. IX, 65 : « Il s'était formé d'excellents officiers pour toutes les parties du service [civil]. La confusion qu'on avait vue régner si longtemps avait offert aux particuliers des classes inférieures l'occasion de sortir de leur obscurité et de s'élever, par leur courage, à des postes qu'ils étaient capables d'exercer, mais dont leur naissance pouvait les exclure ; et pendant qu'une grande étendue de pouvoir était entre des mains si actives, on ne doit pas s'étonner que la république fût heureuse dans toutes ses entreprises ». IX, 142 : « Sans s'écarter de l'économie, le protecteur était généreux pour ceux qui le servaient avec zèle et il connaissait les moyens de découvrir et de faire entrer dans ses intérêts ceux qui possédaient quelque talent convenable à ses vues. Ses généraux, ses amiraux, ses juges, ses ambassadeurs, contribuèrent tous dans leur sphère, non seulement à sa sûreté, mais à l'honneur même, autant qu'à l'intérêt de la nation ».

25 ; Hume parle des « fanatiques notions d'une parfaite égalité entre les hommes » [HA, VIII, 367-368] et, un peu plus loin, des « extravagants principes qui égalisaient tous les ordres » [VIII, 402].

26. Dans une page superbe de l'*HA*, qui montre la différence de structuration de l'espace social selon qu'elle s'effectue par les richesses ou par l'honneur de la naissance, Hume note que, à la fin du règne de Jacques I^{er}, « les grandes richesses acquises par le négoce étaient rares et n'avaient point encore été capables de confondre tous les rangs » [VII, 222] ; le passage s'effectuera du règne de Jacques I^{er} au règne de Charles I^{er}.

27. *HA*, VIII, 125. Cette violence est à l'origine de « la confusion absolue de tous les rangs et de tous les ordres ».

ont rendu possible aussitôt après, l'exécution du roi. Pendant la guerre civile, la bravoure des chefs républicains, sans naissance, et qui devront à cette seule bravoure leur titre de chefs,²⁸ a durement mis à l'épreuve la fonction de commandement lié à la naissance plutôt qu'à la compétence, au sein des armées royales. Cromwell ne s'y trompait pas, dans ses discours aux soldats, qu'il savait haranguer [IX, 90].²⁹ La corde « égalitariste » était soigneusement tendue et entretenue par diverses sectes religieuses qui valorisaient l'idée que les hommes étaient égaux, comme fils de Dieu, et qu'ils ne devaient par conséquent pas admettre d'être traités en inférieurs, à cause de leur naissance.³⁰

Cette idée d'égalité ne laissait toutefois pas d'être dangereuse car elle pouvait conduire à ruiner, au nom de la république, toute forme d'obéissance³¹ au sein du Commonwealth. Cromwell dut en dénoncer, en affronter et en supprimer le danger, « de sa rude mais adroite main » [VIII, 366] ; en recourant tout particulièrement à la punition exemplaire des niveleurs³² et à une justification devant les parlementaires qui ne laisse guère d'ambiguïté sur ses sentiments anti-égalitaires. Une force républicaine est sans doute un avantage que Cromwell sut utiliser contre la monarchie, qu'il fût ou qu'il arrivât au pouvoir ; par sa menace, elle exerce sa supériorité sur tous les corps de l'État, lesquels peuvent bien disposer de l'autorité, mais pas de la violence, sinon celle, symbolique, que ne craint pas beaucoup le soldat.³³ C'est aussi un très lourd handicap lorsque le chef, désavouant ses idéaux

28. Il en va de même dans tous les corps de l'État : il n'y a pas spontanément de chefs ; ce sont les vertus propres à chacun qui permettront de les désigner, mais aussi la maladresse des opposants. C'est ainsi que « la sévérité de Charles » désignera aux parlementaires des Communes leurs chefs [VII, 358, 421].

29. De manière générale, il sait faire le simple de telle sorte que ceux à qui cette simplicité est adressée y croient. *HA*, IX, 136 : « Avec les prétendus saints de toutes les dénominations, Cromwell était libre et familier. Il affectait de mettre à l'écart le personnage du protecteur, qu'il savait bien maintenir dans d'autres temps. Il leur insinuaient que la nécessité seule avait pu l'engager à s'en revêtir ; il leur parlait le langage spirituel ; il soupirait, il pleurait, il prêchait, il priait. Il entraînait même avec eux dans une certaine émulation... ».

30. *HA*, VIII, 252 : « Le soldat, le négociant, l'ouvrier, se livrant aux transports de son zèle, et guidé par l'émanation de l'Esprit Saint, s'abandonnaient à leur direction intérieure, et se trouvaient consacrés en quelque sorte par une communication immédiate avec le ciel ». Hume note la tolérance politique des Indépendants ; non sans ajouter que cette doctrine si raisonnable devait [en l'occurrence] son origine, non au raisonnement, mais au comble de l'extravagance et de l'enthousiasme.

31. *HA*, VIII, 333, 365 : « Dans la vue d'engager les troupes à se révolter contre leurs maîtres, [Cromwell] avait encouragé, dans les officiers inférieurs et dans le simple soldat, un esprit fort arrogant. Le camp, à divers égards, offrait moins l'image de l'obéissance militaire que de la liberté civile. Les troupes mêmes formaient une espèce de république et les plans imaginaires de gouvernement de cette nature faisaient le continuel sujet des conversations entre ces législateurs armés. Il était convenu que la royauté serait abolie. La noblesse devait être comptée pour rien. Tous les rangs devaient être réduits au niveau, et l'égalité des biens, comme celle des pouvoirs, régner dans la nation ».

32. *HA*, VIII, 366 : La punition publique et inattendue des niveleurs « jeta tant d'effroi dans tous les autres [partis de mutins potentiels], qu'ayant mis en pièces les symboles de la sédition qu'ils avaient déployés, ils retournèrent aux devoirs ordinaires de la discipline et de l'obéissance ».

33. Après avoir fustigé les chats fourrés, les bonnets carrés, les robes trop amples de quatre parties, Pascal écrit, dans le fameux fragment sur l'*Imagination* : « Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par la grimace » [Brunschvicg, 82]. Mais « quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président et le fait voler par la fenêtre... », dit laconiquement Pascal [Br. 310].

républicains assez crûment pour laisser paraître qu'il désirait être roi, risque de trouver en travers de son chemin ses anciens alliés.³⁴

Mais il est un autre avantage considérable de l'armée, en période de guerre civile : elle permet à celui qui la dirige efficacement d'assurer son ubiquité spatiale,³⁵ laquelle est requise pour prendre la stature d'un homme d'État, quand elle n'a pu être gagnée par l'espace des lignées. Cromwell est partout où il faut ; cette vertu militaire, il la conservera dans son administration civile. Mieux : il en tirera l'esse dans son administration civile. Car c'est une étrange essence qui se donne sous le nom de *Commonwealth*.

On notera d'abord que l'on ne trouve presque jamais, sous la plume de Cromwell ou des rapporteurs de ses discours le terme de *Republic*. Tout au plus découvre-t-on, et pour s'en démarquer, celui de « Republicains » [OCB, 336], de ces républicains que son régime a déçus et qu'il s'est franchement aliénés, quand il a paru désireux de se faire roi. La République est une doctrine ou un idéal ; le Commonwealth est une réalité, dont Cromwell formule le régime à maintes reprises comme *une seule Personne et un Parlement* [OCB, 336, 372]. Le Parlement fait les lois :³⁶ il est élu par le peuple ; dans les périodes intermédiaires où il ne l'est pas, c'est le Protecteur qui désigne ses membres. L'élection n'est donc pas son seul titre de légitimité. Le peuple n'est en aucune façon constitué par un contrat de valeur seulement humaine. Il est le peuple de Dieu [OCB, 23, 27, 194, 195, 196]. Quant au Protecteur, il prend toutes les mesures pour appliquer les lois ; il dirige la politique ; il peut convoquer et dissoudre le Parlement ; il demande au Parlement les lois dont il a besoin ; il tire sa légitimité, non pas de l'élection, mais de son appel vers Dieu et du témoignage émanant du peuple. Ce dernier point, qui nous fait rejoindre l'essence militaire du régime, est indissociablement fort et faible. Faible, car si le Protecteur détient son autorité des champs de bataille et des témoignages que chacun est susceptible d'apporter de ce qu'il y a fait, son pouvoir est intransmissible et il suppose, pour que de nouvelles élites apparaissent, un état de guerre permanent.

Point fort, toutefois car le Commonwealth n'a pu persister une dizaine d'années, sans grand enthousiasme idéologique de la part des gouvernants et sans grand empressement d'appliquer les idéaux républicains qui paraissaient les avoir portés au pouvoir, qu'en ne cessant d'être un gouvernement militaire.³⁷ Certes ce n'est pas l'armée qui, à elle seule, écrit le sens de l'histoire ; mais Cromwell

34. La considération de l'armée a pesé sur la décision de Cromwell. Il faut lire dans l'*HA*, les cinq pages [IX, 148-152], qui s'achèvent sur ces lignes : « Cromwell, après l'agonie et les perplexités d'un long doute, fut obligé de refuser cette couronne qui lui avait été solennellement offerte par les représentants de la nation. La plupart des historiens penchent à blâmer son choix ; mais personne ne pouvait mieux juger que lui de sa situation ; et dans ces embarras compliqués, l'altération d'une légère circonstance, ignorée du spectateur, peut suffire pour emporter la balance, et pour rendre la résolution la moins plausible au fond, ou prudente, ou même indispensable pour l'acteur ».

35. « Mon genre de vie m'avait amené un peu partout dans la Nation », dira-t-il le 12 septembre 1654 aux Parlementaires [OCB, 315].

36. Au moment même où il s'apprête à faire signer aux parlementaires un Arrangement, il leur rappelle, peut-être ironiquement, qu'ils ont « un pouvoir législatif absolu en toutes choses pouvant se rapporter au bien et aux intérêts de la chose publique » [OCB, 335].

37. Cette idée est martelée dans l'*Histoire d'Angleterre*. IX, 62 (« une république qui n'avait pas d'autre soutien que ses exploits ») ; IX, 134 : « La seule base de son pouvoir était dans l'armée ; et l'art, la délicatesse de son administration consistait principalement à la gouverner ».

savait, comme Machiavel, que, sans l'épée, les significants ne se graveraient jamais.³⁸

Toutefois ce n'est pas la moindre contradiction de confier à la force une république que l'on attendrait plutôt se constituer sur le mode du contrat, surtout quand elle se confond, dans l'esprit de Hume, avec la démocratie. Cromwell a joué depuis le début un jeu dangereux avec l'armée, puisque, forte contre le roi, elle pouvait aussi tourner sa force républicaine contre l'usurpateur.

Mais l'hypocrisie était chez Cromwell beaucoup plus qu'un trait de caractère ou qu'une seconde nature ; elle était un moyen d'épouser à merveille toutes les contradictions et d'abuser, jusqu'à un certain point, ceux qui ne les voyaient pas. « Ainsi l'union des talents les plus opposés le rendait capable d'associer les intérêts les plus contraires pour les faire servir ensemble à ses vues secrètes » [VIII, 343]. Quand on connaît la théorie humienne de la contradiction, qui consiste à explorer ses divers modes et à s'en accommoder, voire à les promouvoir, on fera alors de Cromwell un véritable héros humien ; Hume transforme lui-même Cromwell en un tel héros, l'extraordinaire ambition du personnage lui permettant, au moins pour un temps — celui qu'il mit à gagner le pouvoir et à s'efforcer de le conserver —, d'ordonner en strates les valeurs ainsi mises en perspective, là où les autres ne voient que confusion.

Il ne faut toutefois pas exagérer l'invention de l'hypocrisie — fût-elle de l'espèce la plus étonnante en ses succès — puisqu'elle ne réussit jamais en histoire qu'adossée à la force la plus brutale. « Une armée est un instrument si terrible, dit Hume, et tout à la fois si grossier, que, dans son extrême dextérité, toute main qui l'emploie est sûre de tout exécuter et de parvenir à tout dans la société humaine » [IX, 170], du moins dans l'instant où elle opère. De plus, l'hypocrisie ne dure qu'un temps sous le même masque ; il est vrai que Cromwell sait jouer les seconds rôles pour mieux fixer l'essentiel en se tenant dans l'ombre et en manipulant celui qui, en première ligne, assume, en apparence, toutes les responsabilités.³⁹ Vient toujours l'instant où il faut jeter le masque : Cromwell dut se déclarer désireux de prendre le pouvoir sans se faire trop scrupule de laisser là les idéaux républicains qui l'avaient animé du temps où il était « indépendant ». Hume le montre particulièrement intrépide en ces instants.⁴⁰ Il y a, chez cet homme, un goût du précipice et, à son bord, de l'équilibre le plus risqué [VIII, 340]. Et pourtant, on trouve, en cet aventurier, une incroyable patience à attendre que les événements présentent la tournure favorable qui permettra leur exploitation fulgurante. En dévoilant ses vertus de serpent, Hume dit de Cromwell qu'il sait aussi « voler à la décision » [VIII, 342]. Ainsi, l'« hypocrite fanatique »⁴¹ ne dissimule peut-être rien et Hume se trouve bien proche d'admirer en cela son pragmatisme.⁴² Cromwell a su se rendre maître d'illusions et régler des apparences de telle sorte que, dans des

38. *HA*, VIII, 146 : « L'épée seule, cette maîtresse absolue de toutes les institutions humaines, pouvait garantir [aux parlementaires des Communes] la durée du pouvoir qu'elles avaient acquis et mettre à couvert de l'indignation de leur souverain ».

39. C'est ainsi que Fairfax fut manipulé par Cromwell, qui avait entre les mains la réalité du commandement de l'armée. Voir *HA*, VIII, 340 ss.

40. On le voit par exemple à l'œuvre en avril 1653, lorsqu'il décide la dissolution de l'assemblée qui avait voté la mort du roi [*HA*, IX, 82 ss].

41. Selon l'expression utilisée en VII, 354.

42. « L'administration civile de Cromwell, quoiqu'elle respire l'habileté, fut conduite sans aucun plan, ou de liberté ou de pouvoir arbitraire. Peut-être la difficulté de sa situation n'admettait-elle aucun des deux » [IX, 170].

circonstances exceptionnelles et particulièrement dangereuses, il a écarté les affaires de la guerre civile, su rétablir l'ordre et maintenir la paix, en dépit de sa propre usurpation.

Parmi les illusions qui peuvent fournir les outils de fantastiques manipulations, il faut compter la religion. Le Commonwealth s'est pensé absurdement, aux yeux de Hume, anachroniquement, en tout cas, à travers les métaphores de l'Ancien Testament,⁴³ qui fonctionne comme un code. C'est là un point faible de Hume : son incapacité philosophique et politique à accorder assez de sérieux à la croyance religieuse. Il arrive à Hume de s'étonner que l'on ait pu mêler, de la façon la plus grossière, la Providence aux affaires politiques.⁴⁴ Chacun connaît la critique de Hume à l'égard du discours providentialiste, qui ne fait que doubler la réalité des faits, qui introduit une causalité apparente en magnifiant les faits, et qui, sans rien expliquer, devient le discours irritant de la glorification du succès.

Or la conception que Cromwell se fait de la Providence, si elle porte bien la marque de l'enthousiasme, est aussi celle d'une inquiétude sur le sens de l'histoire, de ses « expériences », comme il dit.⁴⁵ Si, comme nous l'avons suggéré, Cromwell ressent probablement la possibilité de sombrer dans le gouffre, un désir le porte à s'emparer de ce néant comme d'une apparence et à rechercher, à travers l'inquiétude nihiliste, les éléments d'un sens qui est à constituer mais qui paraît venir masqué à notre rencontre. Le providentialisme, qui se manifeste par la citation permanente de textes des Psaumes, de Jude, de Josué, d'Isaïe, des Juges, mais aussi de Saint Paul, considérés comme les instruments privilégiés de codage et de décodage des événements, permet à Cromwell de s'interroger, par delà la collection des faits de l'histoire sur le sens inconscient d'une Nécessité qui est à l'œuvre.⁴⁶ Les adverbess *consciemment* et *inconsciemment* apparaissent sous sa plume d'une façon tout à fait étonnante : s'interrogeant sur le principe niveleur, il se demande si c'était consciemment (*consciously*) qu'il pensait détruire les ordres et les rangs des hommes, ou si c'était seulement inconsciemment (*only unconsciously*) qu'ils portaient atteinte à la propriété et aux intérêts [OCB, 272]. De plus, cet inconscient est d'emblée compris comme lié à un jeu de points de vue différents sur les événements.⁴⁷ Le providentialisme n'est donc pas un simple discours de fiction et de faction, censé justifier toutes les exactions, tous les succès et tous les coups de force : il est aussi un principe d'inquiétude et d'intelligence concernant l'histoire, car c'est bien d'elle qu'il s'agit, de temps à autre, dans les discours de Cromwell,⁴⁸

43. Hume revient souvent sur cette façon indirecte à laquelle l'époque a eu recours pour se penser [VII, 421 ; VIII, 29, 321].

44. Cromwell la mêle explicitement à la procédure politique qui conduit la Chambre à voter la mort du roi [VIII, 398]. IX, 93.

45. Par exemple, OCB, 106.

46. OCB, 106 : « Le mouvement actuel est l'effet, non pas d'un choix de notre part, mais d'une sorte de nécessité ».

47. Dans son IIIe Discours du 12 septembre 1654 [OCB, 315], Cromwell dit : « Quant à savoir que je ne me suis pas mis moi-même à cette place, certes, dans mon opinion à moi, je ne l'ai pas fait ! Et si je l'ai fait ou non, les choses que je vous ai dites étant la vérité, c'est ce que je soumetts à votre jugement ».

48. Par exemple, dans son discours devant la Chambre du Conseil à Whitehall, le 4 juillet 1653 : « À vrai dire, il y a des histoires qui font le récit de ces transactions et qui nous donnent la relation des faits positifs (*narratives of matter of fact*). Mais ces choses où gisaient leur vie et leur pouvoir, ces étranges détours et à-coups de la Providence, ces très grandes manifestations de Dieu, traversant et contrecarrant les desseins des hommes, pour pousser jusqu'à un merveilleux succès une pauvre et misérable réunion d'hommes (*company of men*) non versés dans les affaires militaires, ni ayant pour elles beaucoup de propension naturelle ! » [OCB, 185].

qui cherche à sommer et à unifier ses actions, à la fois par des regards rétrospectifs sur les années passées, sur la signification du sang versé, et prospectifs, car il se montre obsédé par ce qui est à faire, par ce qui reste à faire pour la *Cause*, comme il l'appelle en un sens militant, ou pour la *Chose*,⁴⁹ cette Chose qui doit parler toute seule,⁵⁰ voire pour le *it* du Commonwealth.

Si par ses sentiments anti-religieux, Hume ne concède aucun avantage au providentialisme, dont il voit la fiction pour en dénoncer aussitôt la fausseté, en revanche, ces mêmes sentiments anti-religieux lui permettent de saisir, dans les idées théologiques, un simple alibi à l'affrontement politique. Est-ce à dire que la foi de Cromwell était contrefaite ? Est-il insincère quand il s'émeut aux larmes que le règne du Christ lui apparaît comme descendu sur terre avec sa propre arrivée au pouvoir ? Est-il sérieux quand il reproche l'inconduite des parlementaires qui avaient été auparavant, pour certains, ses amis ? Est-il authentique dans ses prêches ? Nous n'en savons rien, mais le problème ne se pose pas ainsi. Son appréciation de la « machine » religieuse est fondamentalement politique.⁵¹ Les sectes ne valent que par l'enthousiasme des sectaires ; éventuellement par leur contenu politique doctrinal : un fort courant égalitaire les anime au temps de Cromwell. Un bon nombre de sectaires font des plans chimériques de république. Cromwell les considère sous ces deux angles, et s'il apparaît quelque carence sous l'un d'eux, comme l'enthousiasme, par exemple, manque aux déistes, il en regrette la secte [IX, 93]. L'enthousiasme est, plus encore que la peur de la mort, qui paralyse sans donner de but, la disposition par laquelle on conduit les hommes où l'on veut.⁵² Cromwell se sert des Indépendants auxquels il a d'abord appartenu, avant de rompre avec eux et de les contenir. Il se sert de l'enthousiasme des soldats pour attiser l'ardeur militaire. C'est dans ce mixte typiquement anglais de religion et de politique que Hume voit l'originalité du temps et s'irrite de ce procédé masqué pour obtenir des fins politiques⁵³.

Nous sommes ici au cœur du problème : Cromwell n'est un fanatique doctrinaire qu'en apparence. Tandis que les doctrinaires politiques et faiseurs de systèmes se perdent dans leurs irréalisables et stupides projets, dont le vide de la liberté constitue le centre, Cromwell n'est certainement pas un défenseur de la liberté comme pouvait l'être un Seymour ;⁵⁴ il vise dans les systèmes, comme dans les autres doctrines, essentiellement leur valeur de *bargaining* au sein du chaos

49. Au Speaker du Parlement d'Angleterre, il écrit le 4 septembre 1651 : « Je ne suis pas encore à même de vous donner un compte rendu définitif des grandes Choses que le Seigneur vient d'accomplir pour ce Commonwealth et pour Son Peuple » [OCB, 119].

50. OCB, 285 : « Que la Chose parle donc toute seule ! ».

51. Hume utilise ce mot de « machine de la religion », par exemple, au I.VII, p. 295 de l'HA : « La machine de la religion, qu'on avait introduite avec si peu de nécessité dans la politique, tombant en de meilleures mains, jouait avec le plus terrible succès contre [Charles] ».

52. On peut se servir de son élan, qui est vif, surtout à son début.

53. VIII, 168-169 : « Le génie des deux religions, comme entrelacé avec la politique, répondait exactement à cette division. La secte presbytérienne était nouvelle, démocratique, et conforme au caractère de la populace. La religion anglicane s'accordait mieux avec les parties royales et aristocratiques de la constitution ». L'irritation de Hume transparait à plusieurs reprises dans l'*Histoire*, par exemple, en VIII, 346 : « Ces hypocrites sanctifiés entremêlaient toutes leurs iniquités de longues et ferventes prières, se défendaient de rougir par leurs pieuses grimaces, et s'armaient du nom de Dieu pour exercer leurs cruautés sur les hommes. On aurait pu pardonner une violence ouverte ; mais insulter le jugement avec cette audace, abuser de la religion à cet excès, c'est ce qui piquait au dernier point ceux à qui ce masque infernal n'en imposait pas ».

54. Hume relate un de ses magnifiques discours à la Chambre des Communes [HA, VII, 312, ss.].

politique de l'époque. A-t-il voulu la mort du roi et la considérait-il comme la pièce maîtresse de son oeuvre ?⁵⁵ Ce n'est pas sûr ; il n'est pas impossible qu'elle n'ait représenté qu'un marché raté dans sa stratégie.⁵⁶ Non pas que Cromwell ait tout calculé par des intentions nettes ;⁵⁷ le calcul sur un marché n'implique pas que l'on ait des idées très claires et des volontés toujours parfaitement définies. Mais, à travers ce jeu de volontés et d'intelligences, quelque chose de plus profond que ce que veulent et pensent les partenaires s'écrit ; quelque chose qui n'appartient à aucun d'eux. C'est ainsi que cheminent les signifiants de l'histoire, par lesquels les acteurs mêmes se révèlent tout d'un coup surpris. Les lois qui paraissent s'écrire dans un sens sous la plume de juristes, parfois maladroits,⁵⁸ en prennent un autre, qui n'était pas particulièrement voulu par ceux qui les rédigent. C'est ainsi que Cromwell, en apparence embarrassé dans les difficultés théologiques de son temps, commençait d'écrire un droit laïque réglant les sectes et les Églises,⁵⁹ qui intéressera encore Bentham ;⁶⁰ Cromwell sut régler les problèmes religieux à une époque où ils infestaient la politique.⁶¹

Le génie de Cromwell fut d'apercevoir, à travers une pléthore de significations mensongères, qui en arrêtaient bien d'autres,⁶² celles qui furent véritablement opérantes d'une époque ; et il sut leur donner forme, non pas seulement par ses discours au Parlement, mais aussi par les formes pratiques de l'administration, du droit. Hume lui rend cet hommage en affirmant qu'il s'est trompé moins que les autres et qu'il a fait, dans les circonstances les plus embrouillées ce qu'il fallait. Qu'il ait cru ou non aux idéologies dont il avait la tête

55. Jusque dans les dernières lignes de son ultime portrait de Cromwell, Hume hésite sur ce point : « Le meurtre du roi, la plus atroce de ses actions, fut déguisée à ses yeux sous une épaisse nuée d'illusions fanatiques et républicaines ; et réellement, il n'est pas impossible que lui, et plusieurs autres, ne le regardassent comme l'action la plus méritoire qu'ils pussent jamais exécuter » [IX, 171]. Dans ses discours à l'assemblée pour décider les parlementaires à voter la mort du roi, il avait invoqué la providence et la nécessité [VIII, 398].

56. Hume s'arrête longuement sur cette hypothèse : « Divers écrivains du même temps assurent (Salmonat, Ludlow, Hobbes...) que son intention était réellement de faire son marché particulier avec le roi ; idée qui portait la plus plausible apparence pour sa sûreté comme pour son avancement, mais qu'il trouva des difficultés insurmontables à la concilier avec les farouches dispositions de l'armée » [VIII, 359].

57. Hume envisage qu'il est « plus conforme aux bornes étroites de l'esprit humain et à l'obscurité naturelle de l'avenir de supposer que cet intrépide usurpateur fut guidé par les événements et n'avait jamais envisagé, avec la moindre certitude, cette incomparable élévation à laquelle on le vit parvenir » [VIII, 359].

58. Certains juristes du temps ne conçoivent-ils pas « d'établir la loi mosaïque comme l'unique système de jurisprudence anglaise » ? [IX, 95]. Hume évoque souvent les maladresses des assemblées législatives de cette époque, dans leurs fonctions mêmes de faire les lois [IX, 100-102].

59. IX, 95 : « Tous les fanatiques, étant consacrés par leurs folles imaginations, ont un éloignement naturel pour le clergé, qui prétend tirer une espèce de sainteté de ses fonctions et du caractère sacerdotal. L'assemblée pensa d'abord à l'abolition de toutes les fonctions cléricales, comme tenant du papisme, et résolut de supprimer l'usage des dîmes qu'elle nommait un reste de judaïsme ».

60. Bentham note ce point avec admiration dans le IV^e volume de l'édition Bowring des *Works*, 501. Il se souviendra aussi que les ecclésiastiques n'étaient pas seuls en cause, mais que, comme le remarque aussi Hume, « les gens de robe furent menacés d'une suppression totale de leur profession » [IX, 95].

61. IX, 135 : « La religion, dans un gouvernement civil, n'est jamais un point de peu d'importance ; mais elle pouvait être regardée dans ce temps comme le grand ressort de la nation anglaise. Cromwell, quoique en proie lui-même aux caprices les plus frénétiques, s'y prit avec beaucoup de sagesse et de politique pour régler ces mouvements dans autrui ». Dans la suite du texte, Hume souligne la qualité de sa politique avec les sectes.

62. Hume note que les parlementaires ne savaient pas dépasser des querelles passionnelles.

pleine ne l'a pas empêché de saisir pratiquement, symboliquement, un temps, ce qui signifiait véritablement dans l'histoire. Dieu fonctionne comme un principe de réalité [OCB, 332-333]. Hume ne reproche pas à Cromwell de n'avoir pas été un républicain sincère, quoiqu'il s'attache à l'établir avec beaucoup de précision : il lui sait gré, au contraire, d'avoir su, par un solide principe de réalité pratique, traverser ses idéaux républicains qui, chez d'autres, prenaient les formes contractualistes les plus naïves, vers une exacte appréhension des choses qui ont amené d'incontestables succès politiques. Il a ramené la paix civile [IX, 92] ; il a su ramener les mécontentements à un niveau acceptable, par une sorte d'administration « moyenne »⁶³ et su conserver son autorité, alors même que chacun ne l'a jamais pris que pour un usurpateur.⁶⁴ Hume reconnaît même que, sous son règne, un « esprit public » commençait à poindre⁶⁵.

Ainsi Hume a beau gratifier le personnage des épithètes peu flatteuses de « Fanatique hypocrite » et d'« usurpateur », Cromwell vaut une pesée plus exacte et plus subtile que ces qualificatifs partisans. Une étude plus minutieuse arrache d'ailleurs à Hume, en fin de compte, l'aveu de son « génie supérieur ». Mais l'homme est étrange, énigmatique, labyrinthique : il est impossible de savoir ce qu'il dissimulait. Exprimant pratiquement tous les plans de son époque, dans leurs contradictions, l'homme connut la grandeur ; mais il ne connut jamais la sérénité. L'inquiétude paraît dominer sa vie comme son époque.⁶⁶ La mort de Cromwell n'est pas aussi accidentelle et extérieure que le dit Pascal dans le fameux fragment des *Pensées* ;⁶⁷ Hume montre que cette mort survient au moment où le système de l'hypocrisie a atteint ses limites et où les contradictions sont devenues inévitables.⁶⁸ Le gouvernement militaire bloque le fonctionnement du Commonwealth, tant dans ses aspects économiques que dans ses aspects politiques, ou plutôt il en est la vérité ;⁶⁹ la tyrannie, quand bien même elle s'entourerait de discours sur la liberté, est la réalité du régime qui devait remplacer la monarchie absolue ; le respect de la loi peut bien être affiché : il est vidé de son sens par l'usurpation [IX, 133] ; l'absence d'idées est devenue patente jusqu'à faire honte au Protecteur. Il est dans l'ordre des choses que ceux qui ont fomenté les révolutions soient leurs meilleurs fossoyeurs une fois parvenus au pouvoir. Le point d'inflexion de la revendication de

63. IX, 109 : « Son administration, quoique moins odieuse à chaque parti que celle de tout autre parti, n'en satisfaisait réellement aucun ».

64. Hume va jusqu'à dire que : « Si Cromwell n'avait pas eu d'autres crimes à se reprocher que cette usurpation passagère, le prétexte de la nécessité et du bien public, qu'il alléguait pour justifier sa conduite, aurait été dans toute sorte de sens une juste et raisonnable excuse » [IX, 105]. Ce handicap de l'usurpation peut toutefois se révéler une force pour conserver.

65. IX, 69 : « Quoique le gouvernement établi ne fût que l'ombre d'une république, il commençait par des voies capables de nourrir cet esprit public que nulle autre espèce de police civile ne réussit à inspirer pleinement ».

66. Richelieu, « d'un génie dominateur, incapable de repos », est également dépeint comme un chiffre de son temps, ou plutôt comme un présage des révolutions à venir. Voir *HA*, VII, 302.

67. Brunschvicg, 176 : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli ».

68. *HA*, IX, 160 : (En 1658), « depuis la violente rupture de Cromwell avec le dernier parlement, il ne lui restait plus aucune espérance d'établir jamais, avec le consentement de la nation, une forme de gouvernement légale, ou de tempérer le pouvoir militaire par un mélange d'autorité civile. Toutes ses ruses, toute sa politique étaient épuisées ».

69. IX, 146 : « Tout gouvernement purement militaire flotte sans cesse entre la monarchie et l'aristocratie despotiques, suivant que l'autorité du chef l'emporte ou celle des officiers qui tiennent le premier rang après lui ».

liberté au retour vers l'autorité ne peut être franchi que par les hommes qui savent le vide, l'inanité, et assez intelligents pour en gérer les formes. Le rétablissement de l'ordre ne suffit toutefois pas à faire une politique. Ainsi la plupart des fils qui ont tissé la gloire de Cromwell finissent par l'étouffer.

En conclusion, pour montrer la portée de ce passage de Cromwell sur la scène de l'histoire, insuffisamment mesurée par Hume, en raison des préjugés sceptiques, anti-religieux, conservateurs et monarchiques qui le portaient à transformer le personnage en repoussoir, en dépit de la volonté affichée de justice et d'équilibre, je voudrais laisser la parole au fondateur de l'utilitarisme, Bentham, qui, contre toute attente, ne fustige pas le Puritain, ne dit rien contre sa dictature, mais souligne les aspects positifs de sa politique dans lesquels il repère les lointains linéaments d'un radicalisme utilitaire.

Si la dictature ne refroidit pas l'utilitariste, lentement converti à la démocratie, c'est parce que l'ironie de Cromwell à l'égard de la liberté individuelle, de la liberté de conscience en particulier, qui se prend aisément pour principe de gouvernement, alors qu'elle ne conduirait, si on la laissait faire, qu'à l'anarchie, est tout à fait celle de Bentham, qui n'est pas démocrate par la conviction qu'il existe des droits de l'homme, mais plutôt par une sorte de nécessité sociale, dictée par l'intérêt.

L'intérêt du peuple est presque aussi souvent invoqué dans les discours de Cromwell que la gloire de Dieu, ou plutôt ils coïncident. Cromwell fait nettement de l'intérêt le principe de réalité en politique économique⁷⁰ comme en politique étrangère.⁷¹ Il joint à cette notion d'intérêt, celle de bonheur,⁷² en un sens qui n'est pas toujours celui de l'élite par la grâce. Cromwell ironise même sur ce point en montrant qu'une politique qui serait déconnectée des intérêts et de leur calcul serait dangereuse et conduirait à quelques déconvenues.⁷³ Il y a un réalisme de la politique de Cromwell et, si enthousiaste soit-il, le personnage qui la préconise n'a pas été inconséquent : ses adversaires mêmes le reconnaissent volontiers.

Il est deux points particuliers sur lesquels Bentham porte une attention privilégiée à la politique de Cromwell.⁷⁴ Le premier tient à la réforme des professions juridiques qu'il envisageait et à l'entreprise de clarification et de simplification du droit qu'il a tentée sans succès et sans se faire d'illusion sur sa réussite à cause de l'opposition délibérée des juristes eux-mêmes, qui ne pouvaient admettre ce qu'ils fustigeaient comme un retour à la loi mosaïque.⁷⁵ Cromwell s'en

70. Par exemple, *OCB*, 285 : « La chose fut calculée pour l'intérêt du peuple ».

71. C'est par l'intérêt qu'il justifie la politique étrangère à l'égard des États protestants, et particulièrement de la Hollande [*OCB*, 291].

72. Il justifie l'Arrangement par exemple, comme « le moyen de faire le bonheur de ces Nations » (anglaise, écossaise et irlandaise) [*OCB*, 335].

73. Parlant de la paix avec les États protestants, il écrit [*OCB*, 294] : « Vos paix ne sont que nouvellement faites. Et c'est une maxime à ne pas mépriser : « Que la paix a beau être faite, c'est l'intérêt qui maintient la paix » ; et j'espère que vous ne vous fixez à cette paix qu'autant que vous y verrez votre intérêt ».

74. Comme il apparaît dans la *Lettre aux citoyens des États-Unis*, publiée dans *The Works of Jeremy Bentham*, Bowring, IV, 501.

75. *OCB*, 235. Commentant la fin du Petit Parlement, Carlyle écrit : « Les gens de loi s'écrièrent : Chancellerie ? Loi de la Bible ? Comptez-vous donc introduire la loi mosaïque et dépouiller les gens de leurs propriétés, et nous de nos honorables perruques et de nos lucratives longueurs à perdre haleine – avec nos recherches de « justice simple » et de « loi de Dieu ». – Il y eut

est pris au système de la *Common Law* et a commencé une attaque qui sera l'une des principales menées, un siècle et demi plus tard, par Bentham.

Le deuxième point qu'il admire nous fait entrer dans des considérations d'entrée de jeu plus inattendues : Cromwell a voulu réorganiser le système religieux et ecclésiastique en Angleterre ; et il a, assez étrangement, conçu cette réforme, dans un esprit relativement tolérant, sans doute poussé par la nécessité des choses à laquelle il fait souvent allusion comme à une face masquée de la Providence. Ce n'est pas le seul point sur lequel le puritanisme de Cromwell n'est pas un handicap dirimant en politique ; le diagnostic benthamien, qui sait traverser la bigoterie sans s'y arrêter, s'est montré là-dessus plus fort que le diagnostic humien. À moins que l'utilitarisme ne soit parfois qu'une bigoterie qui s'ignore !

En effet, le Commonwealth du Protecteur où chacun doit rendre des comptes à Dieu, un Dieu qui est un Œil — Cromwell y insiste —, un Œil qui voit⁷⁶ tout et supervise tout, où chacun doit pouvoir témoigner de ce qu'il fait, y compris le Protecteur qui n'occupe son poste que sur l'autorité de témoignages, où chacun n'est détenteur de son poste que par la volonté de Dieu et dans l'intérêt du peuple,⁷⁷ est très proche, dans les effets sinon dans les principes, de l'État benthamien où il s'agit de responsabiliser chacun, y compris, surtout même, lorsqu'il occupe de hautes fonctions, voire la fonction la plus haute. On est d'autant plus serviteur que la fonction que l'on occupe est élevée. Chacun doit être en mesure de rendre des comptes, à tout instant, de ce qu'il fait, de ce qu'il a fait, de ce qu'il compte faire pour le public. La notion de responsabilité, version benthamienne du *self-denying*, est en germe dans ce couplage très moralisateur de l'intérêt du peuple et de l'œil de Dieu, qui fait que personne n'est détenteur de sa fonction autrement qu'à titre provisoire et pour autant qu'il l'occupe correctement. Cette moralisation de la vie publique, quand bien même elle ne serait pas faite sous l'angle de l'utilité, ne pouvait pas déplaire à l'auteur du *Manuel des sophismes politiques*. S'il a pu s'écarter du fondement théologique, le principe panoptique prend donc une de ses sources dans le puritanisme.

Reste que Cromwell n'est pas un démocrate ; c'est sans doute ce qui l'oppose le plus profondément à Bentham ; mais dans les quelques remarques qu'il consacre au Protecteur, Bentham ne lui en tient pas grief, les points positifs précédents surpassant, à ses yeux, le défaut de n'avoir pas cru à l'égalité. Comment

d'immenses rasades dans le Temple « lorsque ce Parlement prit fin, de même que de grands tremblements agitèrent ces mêmes parages tant qu'il dura ».

76. *OCB*, 93 : « Vous ne souffrirez rien qui puisse offenser Ses yeux jaloux » ; « Car les yeux du Seigneur voient en tout sens ». 360 : « Mais l'œil toujours ouvert qui veillait sur cette Cause (*The Waking Eye that watched over that Cause*) que Dieu bénira, les a arrêtés et les arrête encore.[...] L'œil qui voit tout (*The All-Searching Eye*) découvrira cet homme, et le jugera, comme un qui n'a pas égard aux oeuvres de Dieu ni aux opérations de Ses mains ».

77. Cromwell écrit au Speaker du Parlement le 21 juillet 1651 : « Il m'appartient que nous puissions marcher humblement et dans l'abnégation de nous-mêmes, devant le Seigneur, et aussi avec foi ; que nous qui vous servons comme l'Autorité placée au-dessus de nous, vous puissiez accomplir l'œuvre qui vous est confiée (*the work committed to you*), avec droiture et exactitude, et absolument comme pour le Seigneur » [*OCB*, 93]. Il avait dit, un peu auparavant, cette fois parlant de lui-même et de sa propre fonction : « Je dois absolument dire que ce n'est ni notre habileté, ni notre sagesse, mais l'aide de Dieu qui nous a donné cette place » [*OCB*, 40]. En 1654, il rappelle aux parlementaires qu'ils ont « été appelés ici pour sauver une Nation — des Nations. Lorsque vous êtes venus ici, le meilleur des peuples, en vérité, de la chrétienté, vous était confié. Les affaires de ces Nations vous avaient été commises... » [*OCB*, 331].

serait-ce un défaut, du point de vue de l'utilitariste qui n'est venu à défendre le système de l'égalité que par la force des choses ?

Peut-être parce qu'il dominait mieux la théorie des fictions que Hume, Bentham n'a pas été arrêté par les préjugés du Puritain, qu'il traverse plus facilement que Hume pour aller à l'essentiel. Peu importe qu'il parle de Providence, si elle sert à montrer les actes dans leur réalité et à responsabiliser les individus !⁷⁸ Hume n'a pas vu que le partage des signifiés religieux et des signifiants politiques ne transformait pas pour autant la religion en hypocrisie. Ainsi, plus encore que son hostilité générale à la religion, c'est une mauvaise maîtrise de la théorie des fictions qui a égaré Hume dans son appréciation de Cromwell.

78. C'est bien la fonction que lui assigne Cromwell : « Lorsqu'apparaîtra devant le monde ce qui réellement a été dit et fait par tous tant que nous sommes, et ce qu'ont été nos actes réels — car Dieu peut montrer cela, aucun privilège n'empêchera le Seigneur de le montrer ; aucun privilège, aucune condition humaine, ne peut le cacher au Seigneur » [OCB, 333].